

Derrière la fenêtre de sa chambre, des lueurs incertaines se dessinaient sur les contours des toits parisiens. La nuit cédait peu à peu de son obscurité à l'aube. Il s'éveilla et prit un moment pour écouter ce que son intuition lui murmurait. Ce matin d'avril s'annonçait gris et pluvieux, mais la météo lui importait peu. La grisaille se trouvait dans sa tête. Et cela faisait longtemps qu'il n'avait pas connu d'éclaircie. Ce jour se présentait comme semblable à beaucoup d'autres.

Juste un jour de plus dans sa vie de flic.

Pourtant, moins d'une heure plus tard, la mort allait abattre sa faux tout près de lui.

Il prépara son petit déjeuner habituel tout en écoutant les infos du matin. Un énorme pétrolier se déversait dans l'Atlantique. Un massacre avait fait douze morts dans un établissement scolaire américain, perpétré par deux lycéens de quinze et seize ans armés de fusils d'assaut. Plus de deux cents réfugiés périssaient sur un chalutier en Méditerranée, aucun pays européen n'étant prêt à les accueillir. Le monde lui paraissait sombrer dans le chaos d'une manière irréversible. Et lui, Luca Ferrand, simple lieutenant de police, ne pouvait rien y changer. Il préféra terminer son bol de céréales dans le silence et arrêta la radio. Seul le tic-tac de l'horloge murale s'élevait dans la cuisine. En bas dans les rues, les premiers conducteurs véhéments entamaient leurs concertos de klaxon. Les yeux dans le vague, il regarda quelques secondes le ciel maussade avant de se lever pour enfiler son blouson.

— Encore une journée pourrie, laissa-t-il échapper en quittant son appartement.

Vingt minutes plus tard, il gara son véhicule de fonction, une Audi S3 grise, sur le parking intérieur du 36 quai des Orfèvres. Un

coup d'œil à la chape noire qui menaçait de se déverser sur Paris lui fit presser le pas en traversant la cour. 7 h 42. Il avait pris l'habitude d'arriver en avance pour prendre son poste. Il aimait le parfum de la vieille pierre des couloirs, celui du bois des portes d'époque, avant que les clopes et les effluves de déodorants ne viennent gâcher le tableau. Il ne fumait pas et n'avait même jamais essayé. Il allait sur ses trente-deux ans et était en excellente condition physique. Il lui arrivait de boire mais ce n'était qu'en de très rares occasions. Il carburait à l'adrénaline et au café, lorsque celle-ci était absente.

En montant les escaliers vers son bureau, il croisa deux gars des équipes de nuit.

— Salut, Luca. La forme ? lui lança Dufresne sans s'arrêter.

— On fait aller, et vous ?

— Un barbecue au petit déj', ça te dit ? lui demanda l'autre.

Dans le jargon, un barbecue est un homicide dont la victime est retrouvée morte carbonisée dans un véhicule incendié.

Pas très appétissant.

— Est-ce que j'ai le choix ? lui retourna Luca.

— Non, c'est Berthelot et toi qui vous y collez, lui répondit Dufresne du bas des marches.

Luca arriva à son étage, fit un détour par la salle de pause pour aller se servir un café et emporta son mug. Son bureau était soigneusement rangé, les dossiers empilés au millimètre dans des chemises de couleur plastifiées. Chaque couleur correspondant à un type d'affaires auquel il s'était mesuré. Luca était un gars méticuleux et organisé, peut-être un peu trop de l'avis de certains de ses collègues. L'inspecteur Berthelot, ancien militaire de cinquante-quatre ans, ne trouvait quant à lui rien à redire sur son équipier. Luca conduisait irréprochablement ses enquêtes. Il pensait vite et bien. Son instinct de jeune loup ne l'avait encore jamais trompé.

Berthelot débarqua dans son bureau à 8 h pétantes, comme à son habitude. Son mètre quatre-vingt-dix lui avait valu le surnom de « Panzer ». Un véritable char d'assaut. À chaque fois, la porte en prenait un coup. Luca avait remarqué que les gonds foutaient le camp. Il avait anticipé et déjà envoyé un courrier au service

d'entretien. Berthelot ne sentait pas sa force, au point que certains évitaient même de lui serrer la main.

— Salut, Ferrand, tu sais qu'on a rendez-vous avec une merguez ce matin ?

— Oui, j'ai croisé Dufresne et Girard.

— Les gars de la médico-légale sont déjà sur place. La victime a été retrouvée dans une grosse BM complètement cramée.

— Ça sent le règlement de compte, estima Luca.

— C'en a tout l'air.

— J'ai le temps de finir mon café ?

— Tu le prends avec toi. Je conduis. On prend ma bagnole.

— C'est où ? demanda Luca.

— Le parking en sous-sol de l'hôtel Hyatt Regency Étoile. En route.

— C'est parti.

Gyrophare allumé et sirène hurlante, la 406 anthracite de fonction de l'inspecteur Berthelot se frayait un passage entre les files qui roulaient au ralenti.

— Qu'est-ce qu'on a d'autre à part la BM incendiée ? demanda Luca.

— Pas grand-chose. C'est le gardien de l'immeuble d'en face qui nous a appelés. Il a aperçu la fumée avant que les détecteurs du parking ne se déclenchent. Il a aussi vu sortir une bécane, une bonne dizaine de minutes avant la fumée. Deux gars étaient dessus. Une grosse cylindrée de type trail.

— Des impacts de balle sur la BM ? demanda Luca.

— On va le savoir. Mais j'en doute. Ça ressemble à du travail de pro.

L'inspecteur s'engagea sur le rond-point Charles-de-Gaulle et en sortit sur l'avenue Carnot.

— Avec Sylvie, ça s'arrange, pour la garde de Julien ? demanda-t-il à son jeune équipier.

— Oui. Je l'aurai avec moi un week-end sur deux.

— Et le petit, comment il prend votre séparation ?

— Il s'adapte vite, répondit Luca avec un sourire, ça n'a pas l'air de l'affecter plus que ça. Hier soir, au téléphone, il m'a dit qu'il était content parce qu'il fêterait deux fois son anniversaire.

— Bien, bien, acquiesça Panzer en riant sous sa grosse moustache broussailleuse.

La voix d'un opérateur s'éleva soudain dans le haut-parleur de la radio :

— *Véhicule 58, on nous signale à l'instant un braquage en cours à l'agence bancaire du Crédit du Nord, 45 avenue des Ternes. Vous êtes tout proche.*

— Putain de bordel ! jura Berthelot.

Luca s'accrocha à la poignée du plafonnier. Panzer écrasa l'accélérateur.

— Poste central, ici l'inspecteur Berthelot. On se rend sur les lieux du braquage. Vous avez d'autres infos ?

— *Les braqueurs sont encore dans l'agence. Il y a une voiture stationnée dans la rue en double file qui semble les attendre, deux hommes armés et cagoulés dedans.*

— Vous avez un signalement du véhicule ?

— *Une Ford Focus blanche, modèle sport.*

— Combien de braqueurs dans l'agence ?

— *Trois ou quatre, le témoin qui nous a appelés n'était pas sûr.*

— Des collègues pas loin ?

— *Vous êtes les premiers. D'autres véhicules vous rejoignent sous deux minutes.*

— OK, on y est.

L'inspecteur éteignit la sirène et sortit une main par la fenêtre pour retirer le gyrophare du toit. Il ralentit à l'approche de la banque et bifurqua une rue avant l'agence pour se garer. Il se tourna vers Luca qui avait défait sa ceinture et contrôlait le chargeur de son Glock 21.

— T'es prêt, mon p'tit gars ? On va les prendre en tenaille avec les collègues qui vont débarquer. On n'aura plus qu'à les cueillir à la sortie.

— T'as des gilets dans le coffre, j'espère, demanda Luca en ouvrant la portière.

— Évidemment.

Les deux hommes allèrent s'équiper de leur gilet pare-balles et se dirigèrent vers l'agence bancaire au pas de course. Ils se dissimulèrent derrière des voitures garées, leur arme braquée vers

la sortie de la banque. Sur le trottoir d'en face, une vieille dame marchait en tenant un enfant par la main.

Une petite fille.

Elle aperçut l'inspecteur Berthelot.

Il la vit lui aussi et s'empressa de mettre un doigt devant sa bouche pour qu'elle n'attire pas l'attention des braqueurs qui attendaient dans leur voiture la sortie de leurs complices. Pendant un bref instant, le temps se figea, comme la vague d'un tsunami immense qui aurait suspendu sa course, juste au-dessus d'eux. Malheureusement, l'enfant était trop jeune pour comprendre la situation. Elle cria en montrant l'inspecteur du doigt. Berthelot vit dans la voiture les deux braqueurs se tourner vers la petite fille, puis il les vit se tourner vers lui. En un éclair, ils dirigèrent leur fusil d'assaut dans sa direction et ouvrirent un feu nourri, faisant voler en éclat les vitres de leur véhicule et celles de ceux qui se trouvaient sur la trajectoire des balles.

Luca riposta immédiatement pour essayer de couvrir son équipier.

— Police ! hurla-t-il.

Mais les deux braqueurs ne cessèrent pas leurs tirs. Leurs balles de gros calibre traversaient les carrosseries et fusaient vers Berthelot qui ne pouvait que rester couché pour se protéger des rafales. Il sentit un premier projectile lui traverser la cuisse gauche de part en part. Une explosion de douleur lui arracha un cri de bête. Puis un autre vint percuter son omoplate pour ressortir par son poumon droit, faisant éclater ses côtes au passage. Instinctivement, il rampa pour s'abriter sous le véhicule de derrière, sous une pluie de verre SECURIT en morceaux.

À cet instant, trois hommes cagoulés sortirent en courant de l'agence bancaire dont l'alarme venait de se déclencher.

— Les flics ! gueula un des deux braqueurs dans la voiture à l'attention des trois autres.

Luca ouvrit le feu dans leur direction. L'un d'eux riposta de plusieurs rafales de kalachnikov, forçant le lieutenant à se mettre à couvert. Les trois hommes sautèrent dans la voiture qui démarra en trombe en faisant hurler ses pneus sur le bitume. Luca vida son chargeur dans leur direction et logea plusieurs balles dans leur

vitre arrière. Cela n'empêcha pas la Ford de disparaître dans une rue pour éviter les avenues encombrées.

Luca courut jusqu'à son équipier et le tira de dessous la voiture. Berthelot était allongé sur le dos. Son sang se répandait sous lui et s'écoulait dans le caniveau. Ses yeux fixaient le ciel gris. Il s'accrochait. Des gerbes d'hémoglobine jaillissaient de sa bouche dès qu'il essayait de respirer. Il avait reçu au moins cinq balles. L'une d'elles lui avait presque coupé un bras, qui ne tenait plus que par des tendons et les coutures de son blouson. De sa main qui restait valide, il agrippa l'épaule de Luca.

— C'est fini pour moi, Ferrand, gargouilla-t-il en haletant.

— Tiens bon ! Les secours sont là, lui cria Luca.

Des sirènes s'élevaient dans les rues toutes proches.

— Tu les as eus ? Dis-moi que tu les as eus, Ferrand !

Des larmes froides coulèrent des yeux de Luca.

— Je... Non, je les ai pas eus. Ils ont réussi à prendre la fuite.

— C'est bien, petit... J'aurais pas aimé que tu me racontes des conneries.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Berthelot. Ses yeux se figèrent définitivement sur le ciel, grand ouverts. Sa grosse main relâcha l'épaule de Luca et son bras retomba mollement au sol.

Sur le trottoir d'en face, Luca vit une grand-mère qui tentait désespérément de consoler une petite fille. L'enfant pleurait toutes les larmes de son corps en serrant sa poupée contre elle.

Luca était resté assis par terre, effondré, à quelques mètres de l'équipe médicale d'urgence qui entourait le corps de son équipier. Berthelot tressautait à chaque décharge électrique envoyée par le défibrillateur. Les courbes de l'électrocardiogramme restaient plates. La vie pouvait basculer en l'espace de quelques secondes, aussi imprévisible que le vent tournant. Luca avait encore sa voix dans les oreilles : « *Avec Sylvie, ça s'arrange, pour la garde de Julien ?* » Il ressentit un irrépressible besoin de hurler et parvint difficilement à ravalier sa rage. Pendant plus d'une demi-heure, les secours tentèrent de ramener l'inspecteur à la vie.

Mais il avait cessé de lutter.

Au moment où le corps de Berthelot fut emmené par les brancardiers, une dame arriva en courant et en agitant les bras :

— Par ici ! cria-t-elle. Il y a une passante qui est à terre !

Cinq cents mètres plus loin, dans la direction qu'avait prise la Ford des braqueurs, une silhouette féminine était couchée sur le trottoir, ses longs cheveux blonds s'étalant dans une flaque de sang. Caroline Gassin, une jeune étudiante âgée de dix-neuf ans qui se rendait en cours, avait reçu une balle en pleine nuque. Elle avait été tuée sur le coup. La balistique allait confirmer que le projectile qui l'avait atteinte sortait de l'arme du lieutenant Luca Ferrand.

Deux heures plus tard, au 36 quai des Orfèvres, Luca attendait d'être entendu par le commissaire principal. Assis sur un banc de bois, sa tête dans ses mains, il se répétait en boucle intérieurement, comme un mantra : *tiens le coup... tiens le coup... tiens le coup...*

Même s'il arrivait en surface à encaisser la situation, il sentait bien qu'au fond de lui une sorte de trou noir émotionnel était en train de se former, quelque chose d'assez puissant pour l'emporter de l'autre côté, là où la folie prend le dessus pour soulager la conscience d'une masse de souffrance trop lourde à porter.

Un voyage dont il était certain de ne pas revenir s'il se laissait aller.

Un homme en costume gris sortit du bureau. Luca n'avait jamais vu ce type. Sûrement un politique. L'homme laissa la porte entrouverte. La voix du commissaire Mariotti s'éleva depuis l'intérieur du bureau :

— Lieutenant Ferrand.

Il entra d'un pas mal assuré.

— Bonjour, chef.

Le commissaire leva les yeux vers lui.

— Bonjour n'est pas vraiment le mot qui convient, Ferrand. Asseyez-vous. Bon sang ! gueula-t-il brusquement, mais qu'est-ce qui vous a pris d'ouvrir le feu sur le véhicule lorsqu'il a pris la fuite ?

— J'ai voulu couvrir l'inspecteur Berthelot des rafales des braqueurs qui tiraient de l'intérieur de la Ford, chef.

— Mais bordel ! Ferrand, vous avez appris ça à l'école de police, non ?! En zone urbaine, on n'ouvre pas le feu derrière un véhicule dans le sens d'une rue, et à plus forte raison s'il s'agit d'une avenue !

— Chef, ils continuaient de rafaler Berthelot ! Leurs tirs auraient peut-être fait plus de victimes de l'autre côté de la voie si je n'avais pas maintenu la pression sur eux, et je...

— Stop ! Ferrand, arrêtez, vous n'êtes plus lucide ! brailla le commissaire en tapant sur son bureau, vous êtes suspendu jusqu'à nouvel ordre.

— Chef, je...

— Ferrand, on ne discute pas ! Et vous êtes attendu dès maintenant par le psy chargé du personnel pour une évaluation. Allez-y.

Luca sortit sans rien ajouter. Mieux valait faire profil bas. Même si le fait d'avoir voulu couvrir son équipier lui paraissait légitime, il avait fait une erreur fondamentale. Une jeune fille avait trouvé la mort.



Il se rendit dans la salle de consultation de l'infirmierie où l'attendait le docteur Reynaud :

— Bonjour, asseyez-vous, monsieur Ferrand.

Le psy affichait un rictus qui ressemblait à un sourire. Son crâne chauve luisant et ses lunettes rondes à monture blanche inspiraient l'irréprochabilité. Luca n'avait vu que deux psychiatres au cours de sa vie : le premier lorsqu'il avait perdu sa mère, douze ans plus tôt, le second pour un entretien formel quand il avait intégré la brigade criminelle. Luca s'imaginait parfois que ces types pouvaient être aussi dingues que les pires de leurs patients.

— Bonjour, docteur.

Le psy prit quelques secondes pour scruter l'homme.

— Comment vous sentez-vous, lieutenant, après cette intervention de ce matin ?

— Je suis KO debout, docteur, je ne comprends pas ce qui m'arrive, je crois.

Le médecin attendit que Luca développe son ressenti.

— Cette jeune fille a été tuée par l'une de mes balles. Je ne sais pas si je pourrai me le pardonner un jour. J'ai perdu aussi mon équipier. Ça faisait cinq ans que nous travaillions ensemble, avec l'inspecteur Berthelot. C'est lui qui m'a tout appris. C'était presque un père pour moi... et je n'ai rien pu faire pour empêcher sa mort.

Luca fixait la bande de la minicassette de l'enregistreur qui tournait sur le bureau. Le médecin laissa s'écouler encore un long moment. Luca n'ajouta rien. Il gardait les yeux rivés sur l'enregistreur. Il avait simplement envie de disparaître. De ce bureau, de cette vie, de ce monde.

— Très bien, lieutenant Ferrand. Je vais à présent vous poser une série de questions. Il vous suffira d'y répondre de façon claire et concise.

Il hocha la tête.

— Après cette intervention, vous sentez-vous capable de reprendre le service au sein de la brigade criminelle ?

Il hésita l'espace de deux secondes.

— Oui. Je suis opérationnel.

— Comment prendriez-vous le retrait de votre arme, assorti d'une mise à pied temporaire ?

— Mon supérieur vient de m'annoncer ma mise à pied. Je m'en remets à sa décision.

— Vous est-il arrivé de penser à vous suicider ? Si oui, à combien de reprises ?

— Ça ne m'est jamais arrivé.

— Vous sentez-vous coupable de ce qui s'est passé au cours de cette intervention ?

— J'ai fait mon maximum pour sauver l'inspecteur Berthelot. J'ai perdu ma lucidité quand je l'ai vu touché par les rafales des braqueurs, et j'ai commis une erreur irréparable. Oui, je me sens coupable de cette erreur.

Luca répondit à une dizaine d'autres questions en restant bref et clair. L'entretien ne se prolongea pas au-delà du questionnaire. Lorsqu'il sortit de la salle de consultation, il était abattu et avait l'impression de porter le poids de la Terre sur ses épaules. Il trouva un courrier sur son bureau faisant état de sa mise à pied et lui indiquant qu'il devait rapporter son arme de service et ses munitions à l'armurerie de la brigade. Les services internes statueraient au plus tôt sur son cas pour déterminer la durée de sa suspension.

Il rentra chez lui le cœur lourd. Son appartement était vide et froid. Beaucoup trop grand pour lui. Sylvie était partie avec Julien, leur fils de huit ans, deux mois plus tôt. La raison de leur rupture était le surmenage de Luca, qui consacrait tout son temps à son travail. Sylvie et Julien étaient là mais il ne les voyait plus. Elle avait l'impression de vivre avec un fantôme, aveugle, muet. Mais elle n'arrivait pas à lui en vouloir. Il était comme ça. Un révolté permanent qui ne supportait pas l'injustice. Il vivait son métier avec ses tripes. Et pour rien au monde il n'en aurait changé. Il ne parlait que très peu de son travail avec elle. S'il gardait le silence, c'était pour les protéger, Julien et elle.

À force d'enjamber des cadavres sur des scènes de crime, d'enquêter sur des disparitions avec la certitude de ne découvrir finalement que des personnes assassinées, mutilées, brûlées, découpées en morceaux, enfouies sous des décharges d'ordures, à force d'entendre les aveux les plus ignobles de psychopathes qui rivalisaient de perversité dans les atrocités qu'ils commettaient...

une substance indéfinissable se générait, comme une ombre épaisse qui, au fil des ans, enveloppait l'enquêteur pour ne plus le lâcher. L'inspecteur Berthelot appelait ça *la malédiction du flic*. Aucun gars, aussi solide qu'il pût être, n'y échappait. Luca ne dérogeait pas à la règle. Lorsque Sylvie avait évoqué l'idée de la séparation, il n'y avait vu qu'une solution pour les préserver du mal qu'il sentait croître autour d'eux, comme un prédateur invisible. Son engagement sans concession dans son travail l'avait conduit dans une impasse. Il n'y avait pas d'alternative. Il fallait les éloigner des ténèbres qui l'emportaient chaque jour un peu plus vers des profondeurs inhumaines où le mal régnait en maître. Luca était convaincu que Sylvie le comprenait, qu'elle savait qu'il ne pouvait pas être autrement qu'en étant flic. Il espérait qu'un jour ils seraient à nouveau réunis tous les trois, loin de la capitale, dans une petite ferme à la campagne comme ils en avaient fait le projet lorsque Julien était né.

Sa fatigue était si extrême qu'il se laissa tomber sur le divan et s'endormit aussitôt. Il fut tiré en sursaut de son sommeil en pleine nuit par un rêve atroce. Berthelot était assis à la table de la cuisine. Il était livide, avait un bras en moins et son corps ne consistait qu'en des pièces charnues ensanglantées sous un costume deux pièces troué par des balles de gros calibre. Il mastiquait bruyamment des cuillères de cassoulet qu'il enfournait sous sa moustache hirsute. Il ne leva les yeux de son assiette que pour inviter deux autres personnes à se joindre à lui : Sylvie et Julien, aussi blancs et secs que des cadavres exsangues après une semaine de tiroir à la morgue. Ils s'avancèrent en claudiquant vers la table et prirent place aux côtés de Berthelot. Puis, dans un mouvement synchrone parfaitement horrible, tous les trois levèrent leurs yeux éteints vers Luca, et, entrouvrant leur bouche édentée, dessinèrent sur leurs lèvres le plus hideux des sourires.

Il se redressa sur son lit, haletant.

Sur l'écran digital de sa montre, les chiffres luminescents verts affichaient 4 h 38. Il alla se servir un verre d'eau dans la cuisine. Ses mains tremblaient et son cœur battait à tout rompre. Il comprit alors qu'il ne se rendormirait pas. Il y avait la solution des somnifères, ou plus simplement celle d'ouvrir la seule et unique

bouteille d'alcool qu'il avait en sa possession : un whisky millésimé que lui avait offert Berthelot à son entrée dans la brigade criminelle. Depuis, la bouteille faisait décoration dans la vitrine du bar. *Là-haut, Berthelot serait heureux que je boive un coup à sa santé, pour fêter son grand départ vers le pays des ombres.* Il hésita l'espace de quelques secondes mais se ravisa. *Si je me mets à boire, je suis foutu. Dans une semaine, on me ramassera à la petite cuillère.*

Une possibilité inespérée lui traversa soudain l'esprit.

Il s'assit devant son ordinateur et pianota ses codes d'accès à l'intranet de la brigade criminelle. *Bingo.* Ceux-ci étaient encore valides. Il pourrait continuer à suivre l'enquête et consulter les pièces du dossier qui circuleraient sur le réseau. Et il pourrait aussi s'intéresser à d'autres enquêtes. Est-ce que ses supérieurs lui avaient accordé une grâce en lui laissant l'accès aux fichiers ? Le commissaire principal Mariotti avait fait l'éloge de son travail quelques mois plus tôt. *« Le lieutenant Ferrand compte parmi nos éléments les plus prometteurs ».*

— OK, voyons voir s'il y a du nouveau, pensa-t-il à voix haute.

Les équipes scientifiques de l'identité judiciaire n'avaient relevé aucune empreinte, et pas la moindre trace d'ADN sur les lieux du braquage du Crédit du Nord. Il nota qu'un des employés de l'agence bancaire avait entendu deux des malfaiteurs échanger entre eux à voix basse dans une langue étrangère : « Cela ressemblait à du portugais, ou à un dialecte espagnol » avait déclaré le caissier. Un autre client avait réussi à noter le numéro d'immatriculation de leur véhicule. Mais les plaques étaient sûrement fausses et la Ford volée pour être utilisée pour le braquage, pensa Luca. Le modus operandi des braqueurs, leur armement lourd : ces gars-là n'étaient pas des amateurs. Il ne fit aucune autre supposition. D'autres pistes ne tarderaient pas à apparaître. Il fallait se montrer patient.

Le visage de Berthelot et ses yeux tournés vers le ciel lorsque son cœur s'était arrêté étaient imprimés dans son mental. Il ne parviendrait à faire le deuil de son équipier que lorsqu'il aurait envoyé ces enfants de salaud derrière les barreaux.

Il passa le reste de la nuit et une bonne partie de la matinée à attendre devant son écran que des éléments viennent s'ajouter au

dossier. À 10 h 38, un signal sonore le tira de son demi-sommeil : une patrouille de nuit du commissariat d'Aulnay-sous-Bois venait d'envoyer le rapport d'un véhicule retrouvé incendié sur un terrain vague, aux abords de la cité des 3 000. Le signalement du véhicule correspondait à celui de la Ford Focus utilisée pour le braquage du Crédit du Nord. Les 3 000 étaient réputées pour être une zone de non-droit où tout pouvait se faire en matière d'illégalités, une plaque tournante du marché noir de la banlieue nord de Paris. Peut-être qu'une incursion dans cette jungle urbaine serait fructueuse, se dit Luca. Une bande de braqueurs portugais, ça devait pouvoir se dénicher, à condition de se montrer extrêmement prudent et de faire appel à des informateurs discrets. Il envisagea cette possibilité durant quelques secondes, mais c'était peine perdue : une équipe de collègues serait forcément chargée de reprendre l'enquête et irait mener des investigations dans cette cité. Elle ferait alors certainement appel à des informateurs qui ne manqueraient pas de leur signaler qu'un gars de chez eux menait son enquête en solo. Évidemment, ces mêmes informateurs leur balanceraient son nom et il serait arrêté à son domicile dans les heures qui suivraient pour être conduit en garde à vue et accusé d'exercice illégal de ses fonctions.

Il alla se faire chauffer un autre café en traînant les pieds jusqu'à la cuisine. Il ne pouvait que se résigner à laisser tomber l'enquête. Il était encore extrêmement fatigué et décida de profiter des prochains jours pour se reposer complètement, ne plus penser, ne plus rien faire. Il remplit sa tasse et alla fermer les volets de l'appartement, sans en laisser un d'ouvert. Lorsque le jour se lèverait, plus un seul rayon de lumière ne parviendrait à pénétrer à l'intérieur. Il alluma le grand écran du salon et chercha un film au hasard. Quelque chose qui le ferait voyager assez loin pour oublier sa petite vie sur Terre. Tout sauf un polar, évidemment. Il se cala au fond du canapé avec un paquet de chips et attendit le début du générique.